

VERMI FUGE

littérature, poésie, théâtre, arts plastiques, visuels, sonores...

septembre 2010

N°2

prix : 1 €

**22 (Montée)
des Poètes**
les travailleurs
du « **lalangues** »
pages 3 et 4

soleil et ombre
quand les (grands)
esprits se rencontrent
page 5

french touch
la reconquête
du monde
pages 6 et 7

Ludo
l'initiateur du
Technologisme
page 8

Isabelle Monin
page 9

Cédric Longet
page 10

Eric Françonnet
page 11

Franck Doyen
page 12



le lieu : Dijon

1^{ère} édition du festival de littérature(s) contemporaine(s)



Il fallait sans doute être déjà un peu fou(s) pour vouloir, au milieu de tant de festivals en tous genres, tous plus racoleurs les uns que les autres dès que les beaux jours arrivent, en organiser un de plus et de surcroît de « littérature(s) contemporaine(s) » – avec le pluriel entre parenthèses...

Mais il fallait certainement l'être complètement pour décider entre avril et mai de cette année que la première édition aurait lieu ce premier week-end de juillet...

Tout cela parce qu'il nous est apparu subitement que 2010 était une année *ronde* et qu'il y aurait quelque chose d'un peu symbolique (eh oui ! déjà dix ans dans le 3^{ème} millénaire !...) à lancer cette année-ci la manifestation que nous avons en tête de créer depuis un petit bout de temps.

Deux mois pour mettre tout en place, avec les auteurs, les éditeurs et les librairies, ce n'était pas beaucoup. Mais oui, oui, nous y sommes arrivés ! Et oui, nous sommes complètement fous !

Mais surtout oui, dix fois oui, la seconde édition sera encore plus belle !...

l'édito

Une chose est certaine, c'est qu'il est hors de question pour nous de vous parler (sauf, bien entendu, pour nous en moquer) de la littérature de distraction ou d'œuvres à prétention artistique qui ne seraient là que pour la déco.

On aura compris, je crois, depuis notre n°1 (et même avant, pour ceux qui nous suivraient depuis nos tout débuts dans l'industrie pharmaceutique) que notre objectif est moins de caresser nos lecteurs (potentiels) dans le sens du poil – ce qui a en principe et finalement pour effet, après leur avoir fait bien plaisir, de les endormir – que de les prendre bien et franchement à rebrousse poil.

J'entends par là que ce n'est pas de ce que le commun des mortels, même un peu lettré et cultivé, même soi-disant « grand lecteur » ou « dévoreur de bouquins » à l'habitude de lire (vous savez, les Marc Levy, les Musso, les Pancol et consorts) ou de ce que les prétendus « amateurs d'art » ont coutume d'admirer dans les galeries et les musées (vous savez, les « beaux » tableaux et les « belles » sculptures) que nous leur parlerons.

Nos créations artistiques à nous ne sont pas à proprement parler très belles et la littérature que nous défendons n'est pas de celles qu'on trouve généralement en tête de gondole – estimons nous heureux quand elle se trouve seulement en rayon...

Mais le problème n'est peut-être pas tant qu'il s'agisse ici, par exemple, de poésie, genre aujourd'hui éminemment ennuyeux, et qui plus est, comme si cela ne suffisait pas, de « poésie contemporaine », et qu'il s'agisse là moins souvent de peintures ou de sculptures que d'assemblages, d'installations, de performances, autrement dit d'« art contemporain » avec tout ce que cette appellation véhicule de malentendus et d'idées reçues (cet art d'aujourd'hui qui serait élitiste, voire hermétique), le problème est que ces formes artistiques ou littéraires réclament de notre part (c'est-à-dire de celle du regardeur ou du lecteur) un effort ; elles ne se donnent pas comme cela, et gratuitement, elles nous poussent à réfléchir. Et l'effort que nous devons fournir pour les comprendre (et, dans le meilleur des cas, pour nous laisser séduire par elles) n'a d'égal que celui qui nous est tacitement demandé, sur le moment ou en aval de notre lecture ou de notre visite à telle galerie ou telle expo, pour reconsidérer le monde qui nous entoure à la lumière de l'œuvre lue, vue ou entendue...

Soyons plus précis que Marcel Duchamp pour qui « c'est le regardeur qui fait le tableau » (ou le lecteur qui fait le poème, ou le spectateur la pièce...). Il ne le fait pas, *il le continue*. C'est aujourd'hui pour lui d'autant plus d'effort à fournir.

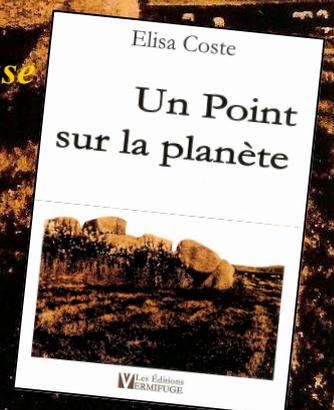
P.G.

NOUVEAUTÉ

« *Le corps est comparable à une phrase qui vous inviterait à la désarticuler pour que se recomposent à travers une série d'anagrammes sans fin, ses contenus véritables.* »

Hans Bellmer

Un Point sur la planète de Elisa Coste
76 pages ; 9,00 €.



22 (Montée) des Poètes les travailleurs du « lalangues »

par Perrin Grimard

Eh non ! il n'y a ici ni faute d'orthographe ou d'accord, ni faute de frappe ou omission d'espace. Et le *lalangues* est bien, pour Franck Doyen, le rédacteur et *éditorialiste* (toujours sans faute de frappe) de cette revue (car *22 (Montée) des Poètes* est bien une revue et non quelque adresse menant dans un fond de ruelle ou d'impasse, quoique...), du masculin singulier. On n'est pas un *travailleur* de la langue – je veux dire du *lalangues* – pour rien !

Et les bizarreries orthographiques, syntaxiques, sémantiques et typographiques ne manquent pas dans cette publication officiellement trimestrielle mais en réalité à périodicité très variable. Lecteur, pourtant « bien aimé » (dixit l'auteur de *l'éditoto*), attends-toi à être aussi malmené que la langue et à en *tirer*, *tirer* une longue comme ça dans l'effort (comme on t'y invite, à moins qu'il s'agisse-là d'un avertissement) !

Ne vous fiez donc surtout pas à sa couverture, plutôt sage, ou à la jaquette dont elle est parfois agrémentée. Son apparence extérieure ne laisse absolument rien présager de son contenu.

Dans sa dernière livraison, qui réunit les n° 49 et 50 (les « corps n°49/50 ») et qui se compose de quatre cahiers, deux dans le format portrait et deux dans le format paysage, Jean-Luc Lavrille le dit clairement : « on a marché sur la langue : c'est le pied... » !

On comprend que beaucoup d'auteurs régulièrement publiés dans *22(M) dP* (abréviation plus rock'n'roll) soient également des habitués de *BoXon* dont nous vous parlions dans notre n°1 de mars. Même ton général amusé, même irrespect des règles dès lors qu'elles concernent l'orthographe, la conjugaison, la syntaxe, bref la langue écrite ou parlée, et dès lors qu'elles touchent à la mise en page et, nous disions, à la typographie ; mais surtout : même volonté d'expérimenter.

Le ton amusé, limite badin, d'une revue qui ne veut pas (trop) se prendre



Texte travaillé par Sébastien Lespinasse...

au sérieux (comme notre fanzine) est déjà perceptible, outre dans *l'éditoto* susmentionné, dans le nom des rubriques (*Poèmes/in/et/dits*, *(Re)vue*s, les *entre(deux)tiens*) ou dans les titres des productions publiées : le *Oups !* de Claude Yvroud, sous-titré (*extrait d'extraits*) ; *F demande H – pas sérieux s'abstenir* – d'Alain Hélisten ; *L'impossible amour de Cindy Fedrigo et Johnny Gros-Bras* de David Sillaloni ; *La playmate des singes* de Jean-Pierre Bobillot ; *Conversations avec un robot* de David Christoffel ; *Intermède publicitaire* de Sébastien Ménard...

L'irrespect des règles n'est pas une constante mais quand il se manifeste, qu'il touche à la langue ou au visuel,

il n'est ni le fait de la fantaisie ni, évidemment, celui de l'inattention, et encore moins celui de l'ignorance. Il procède toujours de l'expérimentation.

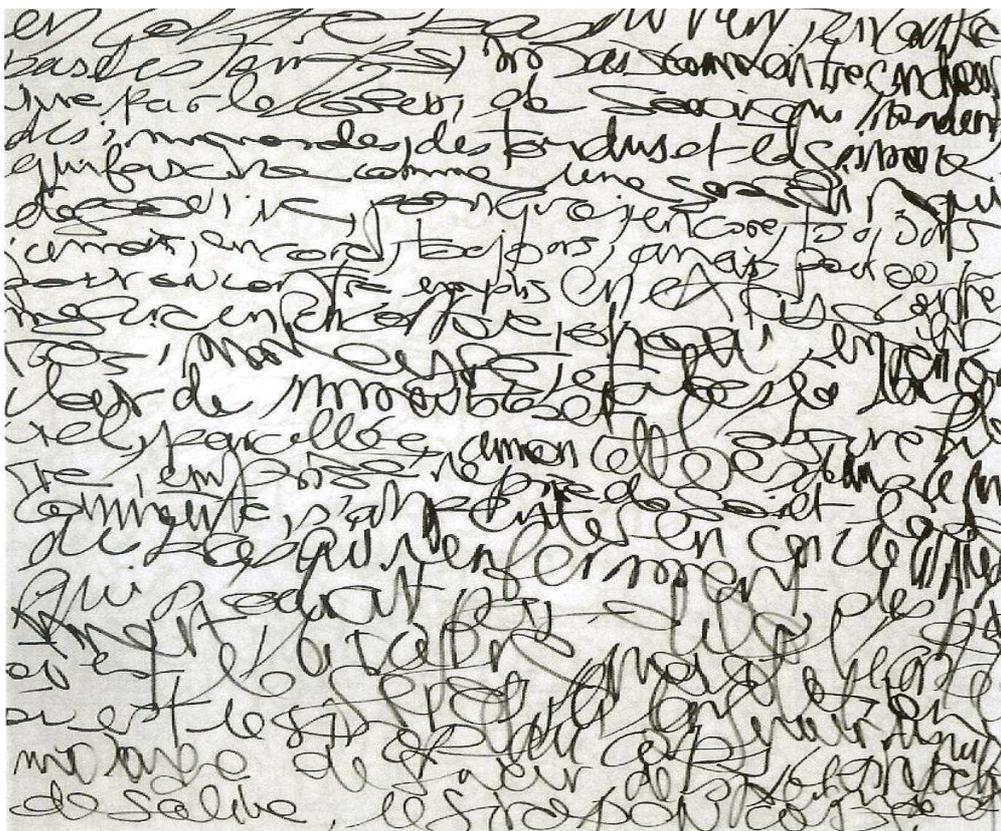
Quand les jeux de mots se succèdent, quand les mots ne sont plus que jeux d'abréviations, quand les répétitions se suivent et se répètent, quand les langues se multiplient, quand la ponctuation s'emballa jusqu'à n'être plus qu'une succession de points (de suspension, d'exclamation, d'interrogation) et/ou de virgules, quand l'interlignage et/ou l'interlettrage et/ou le crénage et/ou la taille de la police changent à vue d'œil, quand le sens de lecture change, quand ce que vous lisez est illisible ou n'a aucun sens, cela a du sens. ▶

C'est que le fond est ici plus qu'ailleurs intimement lié à la forme. Fond et forme ne font qu'un. Comme dans toute poésie me direz-vous ! Non, la forme fait ici encore plus *corps* avec le fond. Ici, la première n'est pas au service du second : elle le détermine, elle le modèle.

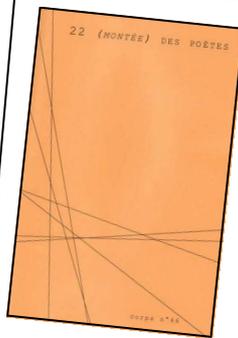
Voilà pourquoi les poètes de cette revue font pour la plupart et parallèlement aussi œuvre de plasticiens ou de performeurs, pourquoi l'écrit (l'écrit tout simple, tout bête) et les deux dimensions de la page ne leur suffisent plus. Le poème dessiné, gribouillé ou peint, tracé à la main ou à la tablette graphique, photocopié ou scanné, prend du relief, induit la profondeur, le volume, et le poème joué, mis en scène, scénographié, le poème *dit*, chuchoté ou hurlé, déclamé, scandé, débité, martelé, se déploie et se meut dans l'espace, réduisant la distance entre lui et nous, la supprimant.

Si paradoxalement on le comprend moins, si l'on n'y est pas (toujours) réceptif, c'est que l'on ne s'attend pas à une telle frontalité, une telle brutalité dans le contact avec le poème. Brutalité, comme poème brut.

C'est peut-être aussi que dans notre pays on n'apprécie encore que moyennement le mélange des genres : poésie, arts plastiques, performance, photo, vidéo... C'est peut-être qu'une poésie qui serait visuelle et/ou sonore et qui se fait spectacle laisse encore perplexe.



... et un autre par Virginie Poitrasson (*Emergency*).



Nom : 22 (*Montée*) des Poètes ; 22(M)dP pour les intimes (auparavant 22 rue du poète).

Naissance : en 1998 à Manosque dans les Alpes-de-Haute-Provence.

Description : revue papier publiant des textes inédits d'auteurs contemporains dont les écritures révèlent un réel souci de curiosité des travaux poétiques actuels ainsi qu'une conscience des enjeux de la poésie au sein de la littérature et de la société. Un cahier critique d'une quarantaine de pages y présente aussi, à travers comptes-rendus et entretiens, des ouvrages, des revues et plusieurs collections agissent comme extensions naturelles de la revue et permettent d'approfondir la rencontre avec certains de ses auteurs. De même, les « lectures et ures », organisées régulièrement autour de la revue, en constituent une forme de publication orale. Entre 7 et 10 € selon le numéro.

Fondateurs : Xavier Lainé et Franck Doyen.

Auteurs publiés : Adeline Baldacchino, Carla Bertola, Jean-Pierre Bobillot, Hervé Brunaux, David Christoffel, Sylvain Courtoux, Chantal Danjou, Stéphane Deloy, Marie Douve, Brigitte Dreyer, Nadège Fagoo, Françoise Favretto, Denis Ferdinande, Romain Fustier, Nicolas Giral, Matthieu Goszola, Alain Hélessen, Eric Houser, Catherine Karako, Jean-Luc Lavrille, Marie Le Faller, Sébastien Lespinasse, Alba Lulle, Carmine Mangone, Christophe Manon, Sébastien Ménard, Virginie Poitrasson, Wianney Quolltan', Fateh Ragueneau, Alain Robinet, Franck Serra, David Sillaloni, Lucien Suel, Cosima Weiter, Claude Yvroud...

Contact : revue.22mdp@wanadoo.fr

Que dire alors d'une poésie qui se fait expérience(s) ? et qui ne serait que cela ? Qu'elle a davantage à voir avec la recherche en linguistique ? en sciences sociales ? en sciences humaines en général ? Peut-être. Et alors ? Pour nous, il est évident qu'en ce nouveau siècle de l'image et à l'ère d'Internet, dans ce siècle dont on ne sait pas trop où il va nous mener, la poésie ne saurait être qu'exploration.

La dimension sociale – et même politique – de 22(M)dP est en tout cas clairement revendiquée. Chaque auteur est, à sa façon, un poète engagé. Si le lecteur est bousculé dans ses (vieilles) habitudes de lecture, s'il lui est implicitement demandé un effort de compréhension, et si l'on attend de lui qu'il soit actif face au texte, et du regardeur qu'il le soit face à l'image, et de l'auditeur qu'il le soit face au son, c'est que notre société aussi a plus que jamais besoin d'être décryptée. Car le poème est à son image (celle de notre société), même illisible, même inaudible. Il en reprend les codes, les travers, il se nourrit de son actualité, il en utilise les outils.

Solliciter l'effort du lecteur, du regardeur, de l'auditeur, lui demander une plus grande attention – vouloir qu'il soit *actif* – c'est indirectement l'encourager à réfléchir sur notre société, c'est le pousser à l'action.

« ... la dictature se met en place et en plein jour = se dire cela et pas autre chose (...) = rien de l'apprentissage de la langue française comme outil de = rien du déclin de toute idée révolutionnaire en = rien alors qu'au moment devenu extrême et assez (*assez*) définitif de = la libération *totallement totale* de tout ce qui vous tient par la langue... » comme dirait Franck Doyen.

Ce que les autres disent de nous...



Quand le directeur se fait auteur

Jean-Michel Baudoin est connu dans le Châtillonnais pour être le dynamique directeur du théâtre municipal de Châtillon-sur-Seine. Mais ce que l'on sait moins, c'est que s'il sait réussir une programmation, il fut aussi, en son temps, acteur. Et qu'il continue à sa façon aujourd'hui en écrivant des pièces de théâtre. Si l'on a pu applaudir l'an dernier *Fuga oratorio*, à Châtillon, Avignon ou Dijon. C'est loin d'être la seule pièce dont il est l'auteur. Il vient de faire publier aux éditions Vermifuge *La beauté du geste*.

Une pièce en deux morceaux, le même regard, côté femme et côté homme, sur la nécessité de la poésie dans un monde de plus en plus déshumanisé. Une laverie automatique, un(e) cliente moitié clochard(e) moitié philosophe qui tente de redonner le goût de la vie à un(e) employé(e) qui étouffe dans une administration digne de Kafka. Ou d'Orwell et son Big Brother.

Jocelyne Rémy
Le Bien Public
Le Journal de Saône-et-Loire
(dimanche 9 mai 2010)

soleil et ombre

quand les (grands) esprits se rencontrent

par Ophélie Grevet-Soutra

Être contemporain, au théâtre comme dans les autres arts, ce n'est pas forcément faire table rase du passé. Ce peut être mettre en évidence les liens entre le présent et une autre époque. C'est parfois choisir de se placer dans l'ombre d'un autre (grand) auteur pour mieux éblouir.

La escarcha nacida en la vieja ciudad muerta. Dans *Albert Camus, soleil et ombre*⁽¹⁾, Roger Grenier revient sur le travail théâtral de l'écrivain. Il suffit parfois qu'un auteur se promène dans les allées ombragées d'un autre siècle pour que nous tombions nez à nez sur quelques secrets de création.

Un jour, Camus entend parler de la pièce *Les Esprits* de Pierre de Larivey, Champenois, chanoine, dramaturge et astrologue du 16^{ème} siècle.

Nous sommes en 1953... Camus adapte et présente *Les Esprits* au festival d'Angers, révélant dans le même temps à un public ébahi, les multiples emprunts que Molière et d'autres dramaturges vont déterrer chez Larivey.

Combien de lunes et de soleils se lèveront sur la mer ?

Albert Camus aime le théâtre.

Quel bonheur, j'imagine, pour les spectateurs de cette époque⁽²⁾, que de retrouver sur les tréteaux d'Angers Maria Casarès, Serge Reggiani, Paul Oetly !...

(1) *Albert Camus, soleil et ombre* de Roger Grenier chez Gallimard/Folio. 409 pages ; 8,20 €.



Cette biographie présente le parcours de Camus, œuvre par œuvre, de ses premières pages jusqu'aux dernières. Elle nous apprend comment chaque livre fut écrit, comment il fut reçu en son temps, ce qu'en pense le lecteur d'aujourd'hui. On assiste aussi à la formation et à l'évolution d'un homme. À travers les récits, les essais, le théâtre d'un artiste attaché à créer ses propres mythes, on découvre ses sources les plus profondes. Ils ne disent pas seulement l'absurde et la révolte. On peut discerner en eux une émotion plus intime dont l'origine est l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence.

(2) Une adaptation des *Esprits* avait été faite en 1940 et représentée en 1946 en Algérie, pour les mouvements de culture et d'éducation populaires. Mais, à la demande de Marcel Herrand, elle a été spécialement revue et refondue pour le Festival d'Art dramatique d'Angers.



Adaptée par Camus, la pièce de Larivey est elle-même tirée de l'œuvre de Lorenzino de Medici, le *Lorenzaccio* de Musset.

(Photo : X)

Pierlyce Arbaud crée le buzz

2010 semble bien être l'année de notre ovniesque auteur.

Repris quelques jours après sa parution dans notre n°1 de mars par un site de critiques littéraires très fréquenté, l'article de Rose Sélavy sur le dernier titre déjà (disons) passablement controversé de notre jeune poète n'a pas tardé à provoquer les réactions. Avec 800 lectures en 3 jours et quasiment autant de votes, des records ont certainement été battus.

Quelques jours plus tard, c'était à un autre site, encore plus connu, de publier sous la plume (ou le clavier) de Jean-Nicolas Rivière un autre article qui depuis se retrouve régulièrement dans le top 150 des articles les plus lus du mois.

Pierlyce Arbaud y est comparé à Michel Onfray pour sa capacité à s'attirer les foudres d'un certain public et à susciter la polémique (on se souvient de la sortie du *Crépuscule d'une idole* il y a quelques mois). On n'hésite pas à le comparer encore à Zemmour... à Hitler...

Une très courte (et néanmoins très attendue) apparition à la première édition de notre festival de littérature contemporaine aura en tout cas permis de mesurer une popularité (ou impopularité) naissante.

Le trio autrichien Unidas et le comédien Alain Pochet, une semaine plus tard, n'avaient plus, en ce caniculaire début de juillet, et dans le cadre d'un magnifique château du XVIII^{ème}, qu'à expérimenter le mariage pour le moins original de la musique de la Renaissance anglaise et des textes décapants et très actuels de « l'animal »...



Theresa et Eva du trio viennois Unidas.

(Photo : Moritz Schnell)

french touch la reconquête du monde

par Rose Sélavy

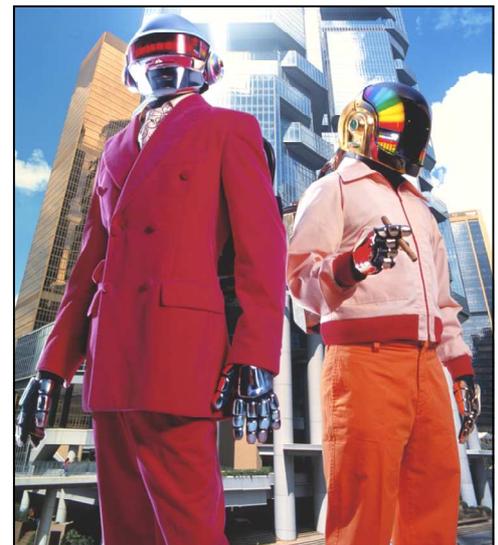
Il est bien loin, entend-on ou lit-on régulièrement, où Paris était la capitale mondiale de l'art et de la culture, et encore plus loin celui où le français était la langue la plus parlée dans le monde. Après New York, qui a volé la vedette à Paris dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, c'est aujourd'hui à Londres, à Barcelone, à Berlin que les choses se passent, et c'est l'anglais que la planète entière parle. Tout cela est sans doute vrai. Mais c'est de plus en plus de ce qui vient de la France dont elle parle...

Un personnage de *Guerre et Paix*, le chef-d'œuvre de Tolstoï, disait que même né en Russie, il pensait en français. L'histoire se déroulait au début du XIX^{ème} siècle et la noblesse russe, et avec elle l'Europe entière, pratiquaient la langue de Molière et de Racine. La France était alors un modèle et il était de bon ton dans les milieux aisés et cultivés de citer Hugo, Balzac, Stendhal...

Au siècle suivant, dans les années 50, d'autres auteurs français connaîtront eux aussi, via les États-Unis cette fois, une renommée mondiale, des penseurs surtout, Sartre, Camus, Malraux, venus conquérir le Nouveau Monde dans le sillage de l'avant-garde artistique européenne (dont Breton, Duchamp...). Mais dans l'après-guerre l'anglais a supplanté le français et New York est devenu le nouveau centre du monde.

Dans les années 60, les films de la *Nouvelle Vague*, avec Truffaut et Godard, remirent provisoirement la France dans la course. De Hollywood au Japon, en passant par l'Italie, la Pologne, on reparlait d'elle, on s'inspirait d'elle. Elle revenait sur le devant de la scène avec le cinéma. Pourquoi pas ?

Mais cela ne dura qu'un temps. Et plusieurs décennies passèrent où la culture française ne se résuma plus pour le reste du monde qu'à sa haute couture et à sa gastronomie...



Et c'est alors que Daft Punk arriva...

(Photo : Seb Janiak)

Et puis vinrent les années 90 et 2000. Une autre vague déferle sur la planète : la vague Techno. Apparue aux États-Unis, ce nouveau style de musique électronique très orienté *dance* envahit le Royaume-Uni, l'Allemagne (où elle a ses vraies origines, avec le groupe Kraftwerk) et la France. Dans chacun de ces pays, les DJ's de Détroit ou de Chicago font des émules. Mais c'est pour beaucoup de connaisseurs de la France que viennent les compositions musicales les plus intéressantes et c'est d'elle que vient le meilleur son.

En juillet 2007, les Daft Punk se produisent à Los Angeles, au L.A. Sports Arena, dans un immense stade plein à craquer et devant un public en délire et des dizaines de milliers de bras levés

et qui s'agitent au rythme des titres des *frenchie*s mixant *Around the World* et *Harder, better, faster, stronger*. Je suis dans la foule et je n'ai jamais vu mes compatriotes américains s'enthousiasmer comme cela pour une musique venue d'outre-Atlantique.

Ayant débarqué pour la première fois sur le sol de l'Oncle Sam dix ans plus tôt, les Daft Punk, avec leurs casques et leur look de robots, sont devenus très vite des stars internationales. Leurs titres caracolent en tête des charts, bientôt suivis par ceux d'un autre duo français, Air. De New York à Düsseldorf, de Montréal à Dublin, de Turin à Melbourne, de Londres à Tokyo, la « French Touch » fait la différence.



Parmi les autres représentants de la « French Touch » : le groupe Air. (Photo de l'album *Pocket Symphony*, Laurent Pinon, sculptures de Xavier Veilhan)

Cette appellation, que l'on doit à la presse anglo-saxonne, désigne en fait depuis 1997 ce son qui sur un rythme de house classique se reconnaît par l'utilisation de samples filtrés issus essentiellement du disco ou du funk et qui est la marque de fabrique des DJ's et compositeurs de musique électronique français parmi lesquels nous trouvons Laurent Garnier, Benjamin Diamond, Motorbass, David Guetta, Bob Sinclar...

Relation de cause à effet ou hasard ? La première décennie du XXI^{ème} siècle est marquée par un intérêt grandissant porté à la France par la jeunesse américaine. Le refus du Président Chirac de se joindre à la coalition dans la guerre contre l'Irak et son désaccord avec Bush sur cette question y seront sans doute aussi pour quelque chose. Plus l'Amérique doute de l'efficacité de la politique du second plus le premier lui devient sympathique. « Boycottée » un



Marion Cotillard à la une du *Vogue* de juillet 2010. (Photo : *Vogue*)

temps par les touristes américains, la France redevient la grande destination.

Mais la vraie nouveauté c'est que l'on ne s'intéresse plus seulement à son patrimoine, ses monuments, ses grands peintres des musées, bref à son passé, c'est de ce qu'elle produit actuellement et de ses artistes d'aujourd'hui que les États-Unis et avec elles la planète entière se montrent curieuses. Comme à sa glorieuse époque.

Bien sûr, elle n'a jamais totalement disparu du cœur des américains et le pays des droits de l'homme n'a jamais vraiment cessé de fasciner le monde (je me souviens de Mel Brooks et du *It's good to be the king rap* de mon enfance ; et mes parents et mes grands-parents se souviendraient d'*All we need is love* et du *Michelle* des Beatles – les deux premiers avec *La Marseillaise* en intro). Quant à la langue française, les artistes pop ou rock internationaux ont toujours aimé la mêler à leurs textes en anglais ou faire des duos avec des chanteurs français ou francophones (je ne prendrai pour exemple que le superbe *7 seconds* de Neneh Cherry et Youssou N'Dour). Mais jamais, aux States comme sur les cinq continents, la France n'a autant fait se déplacer les foules, et jamais peut-être elle n'a été aussi présente.

Nous ne sommes plus surpris aujourd'hui de voir des acteurs français jouer aux côtés de Tom Cruise (Emmanuelle Béart et Jean Reno dans *Mission impossible*), de Leonardo DiCaprio (Virginie Ledoyen et Guillaume Canet dans *La Plage*) ou des réalisateurs ou producteurs français faire tourner Bruce Willis (comme Luc Besson pour *Le Cinquième élément*)

ou Halle Berry, Penélope Cruz, Robert Downey Jr (comme Matthieu Kassovitz pour *Gothika*), sans parler de ces jeunes réalisateurs ou scénaristes qui intéressent de plus en plus Hollywood (Jean-Pierre Jeunet, avec *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* ou *Alien, resurrection*, Louis Leterrier, qui avec *L'Incroyable Hulk* a fait un carton digne des grands « blockbusters », ou encore Xavier Pallud, David Moreau etc.). Pendant ce temps, Marion Cotillard, elle, depuis son Oscar de la meilleure actrice pour *La Môme*, tourne avec Johnny Depp, Nicole Kidman, pour Tim Burton, Ridley Scott, littéralement sous le charme, et fait régulièrement la une des magazines américains.



Le tube de moutarde de Dijon bientôt aussi célèbre que la bouteille de Coca-Cola ?... (Photo : Amora)

Alors évidemment, pour la littérature, c'est un peu différent. Les « intellectuels » de l'Hexagone ne s'exportent plus comme avant et ce n'est pas BHL qui, avec son *American Vertigo* peu convaincant, a pu inverser la tendance. Alain Badiou étant peut-être l'exception qui confirme la règle.

Mais, pour le roman, il y a Michel Houellebecq. Et même si cela ne se traduit pas dans les ventes, il semblerait que l'auteur des *Particules élémentaires* ait marqué certains critiques trentenaires qui se fendent dans des revues très hype comme *n+1* d'articles très élogieux.

On dirait en tout cas qu'en décernant en 2008 à Jean-Marie Le Clézio son prestigieux prix, le jury du Nobel a voulu répondre à Donald Morrison qui quelques mois plus tôt signait dans *Time magazine* l'arrêt de « mort de la culture française ».

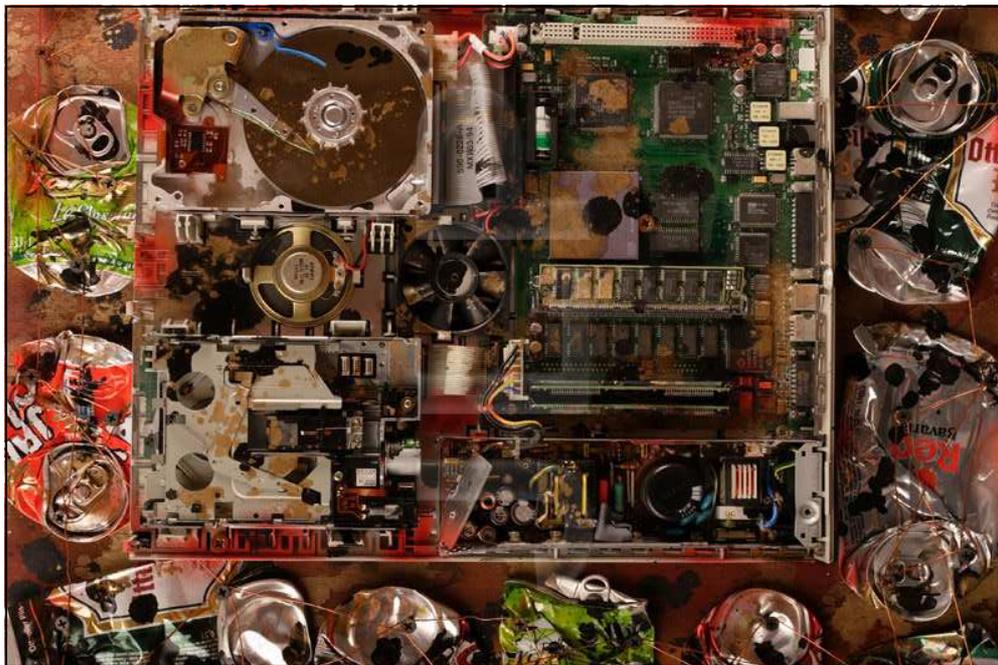
Et je ne peux pas quant à moi m'empêcher de voir encore un signe dans la préférence du Président Obama pour une certaine moutarde... ■

Ludo

l'initiateur du Technologisme

par Chloë Malbranche

Peu importe son nom pour l'état civil, pour nous il s'appelle Ludo, comme ludique. Mais la volonté de ce plasticien est moins de nous amuser que de nous faire réfléchir. S'il « autopsie » les machines qui ont rendu l'âme, c'est pour mieux nous montrer qu'elles en étaient contre toute attente pourvues. Pas de la leur propre, évidemment, mais de celle des hommes qui les ont fabriquées, utilisées, et qui ont laissé en elles un peu ou beaucoup... de leur humanité.



Notre quotidien « autopsié ». (Photo : Jean-Luc Petit)

Ludo réalise ses compositions, entre tableaux et bas-reliefs, avec des appareils électroniques et des ordinateurs préalablement démontés, examinés (lui emploie le terme « autopsiés »), avec des fils de transistors, des diodes de téléviseurs, leur adjoignant à l'occasion une canette de Coca ou quelque objet kitsch ou évoquant notre enfance et récupérés dans une décharge. Une plaque de circuits intégrés peut côtoyer dans ses compos des jetons de Pokémon ou une figurine de Goldorak.

Mêlé à ces éléments hétéroclites rappelant « la toute puissance de l'électronique » et notre société de consommation, il n'est pas rare de voir un crucifix,

objet pour le moins inattendu dans ce contexte. « Des crucifix, j'en retrouve plein les bennes à déchets. Ça fait réfléchir, on se repose forcément la question de Malraux... ».



Nom d'artiste : Ludo

Naissance : en janvier 1967.

Fondateur du *Technologism(e)*.

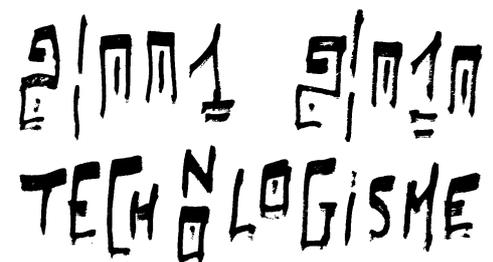
Technologism(e) : concept imaginé le 12 septembre 2001, au lendemain des attentats contre le World Trade Center, par le plasticien Ludo. Devant poser les principes d'un nouveau mouvement artistique, cette sorte de Pop Art de l'ère informatique basé sur la récupération d'appareils électroniques et d'objets issus de la culture télévisuelle ou de consommation courante dénonce la « logique totalitaire » et « les travers de la technologie à outrance ».



(Photo : J-L. Petit)

Dans la lignée d'un Arman ou d'un César, et se référant souvent à Ben, Ludo donne une seconde vie aux objets en les (r)assemblant. Son art est, comme il le dit lui-même, et comme ses prédécesseurs pouvaient parler d'accumulations ou de compressions, un art de la « saturation ». Récupéré, choisi pour son appartenance à notre époque et son absence d'utilité (après avoir été utile) chaque objet doit être « traduit » ou « exprimé » au sein de l'œuvre pour acquérir une *présence* qu'il n'a sans doute jamais eue auparavant pour l'homme. Et cette présence sera d'autant plus forte que celle de l'homme apparaîtra sous la forme de l'empreinte en négatif de la main de l'artiste (comme sur les parois de Lascaux) ou d'un *dripping* à la Pollock donnant vie et mouvement à l'œuvre.

Archéologue de la modernité, Ludo, dans son ancre du 13 de la rue du Blé à Chalon-sur-Saône, nous dévoile ses (re)découvertes, et les enfants ne s'y trompent pas qui déjà veulent devenir ses disciples... ■



Ludo est aussi l'inventeur d'une écriture, entre le cunéiforme et l'écriture idéographique. On reconnaît ici, dans les 0 de 2001 et 2010 la silhouette des Twin towers.

Disparité (extrait)

Je ne veux pas écrire une histoire. Je voudrais que les mots écrits en deviennent une.

Je voudrais pouvoir n'écrire que ce qui reste des mots lorsque toute trame leur a été soustraite ; que ces mots soient la pulpe – d'un navet, d'une orange, d'une tulipe, d'une tomate... de corps vivant sa vie : d'humain, une lumière aqueuse et ferme, sphérique, battue, humain tenu du bout des doigts. Parce que, une histoire ça nous *arrive*. Or, métal ! *vivre* c'est déjà *l'arrivée*. Tu traverses entre deux fleuves qui n'ont pas de rive.

« Il y a ». – Étrangement, si j'entends bien l'impersonnel d'« il y a », cet impersonnel est le gouffre qui constitue toute subjectivité. Sans *il y a* il n'y a. Dans les sommets de ce gouffre je choisis d'habiter, je choisis parce que je préfère, à ce col d'immanence où s'abat ma réelle nourriture terrestre vide de sucrerie, où les encodages magiques construisent le singulièrement c'est un corps, l'unique, la matière de nouveau.

Parce qu'une histoire c'est toujours l'histoire d'un *il y a*, tout lecteur invente son propre réseau d'interprétations pour le ralliement dans la distance de *l'il y a*.

Je préfère le pouvoir recelé des mots. Je préfère l'intensité invocatrice des mots. Je préfère la puissance mythologique du langage, le défilé de son cortège dans la compaction.

Et cela tombe bien car je ne trouve pas d'histoire. Dès lors que l'idée d'une histoire m'emballa, j'écrivis deux lignes, parfois dix, trente, puis cela suffit. En fait, ce n'est pas l'histoire qui m'importe mais l'idée, le concentré d'idée, le jus – (de) fruit – de la nuit.

Puis je paresse vite. Alors je détourne positivement cette paresse en y reconnaissant de façon approuvée un angle de ma manière d'être, d'être un style (un style comme vie, comme un type). Je suis lucide quant aux désagréments occasionnés par ma paresse, mais presque autant convaincu que cette paresse est, sous l'angle de la vie, un atout parmi les atouts d'une singularité, en l'occurrence à caractériser comme *effort passif*. Puis ça n'est rien d'accablant, la paresse, ce n'est pas de la dispersion, ç'en est même l'inverse. – Être ainsi, ce peut être en fin de compte que la vie cherche dans cet « ainsi » une manière autre et singulière d'être. Il n'est pas un corps qui ne soit une nouveauté, c'est du moins sous cet angle que je considère à peu près tout, si bien que peu de choses me sont amères – il ne s'agit pas d'un « ainsi soit-il », mais bien plus : par ici Messieurs Dames, la vie présente quelque chose d'elle, puisque rien de ce qui est n'est hors de la Vie et n'est autrement constitué, et rien ne peut être donc autre qu'un concert de puissances vives, et rien ne peut sortir d'un concert de puissances vives qui ne soit une heureuse et vive nouveauté. Si la manière qu'est la matière vive n'est pas le sens, alors tout est nul, annulé. Il me paraît que toutes les formes terribles prises par la vie l'ont été par une vie empêchée d'effectuer sa nouveauté *de bonheur*. Or comme il n'y a que

la vie, la vie s'empêcherait elle-même. Je penserais plus volontiers qu'être humain c'est de la vie ce qui se penche sur sa propre lecture, l'œil en livre ouvert sur livre ouvert, avec sa couverture, sa préface et son prologue et sa dernière page après le dernier point de laquelle plus rien ne se fait, point dernier où l'on bute, perpétuellement, tout le temps d'une vie ; être humain l'insurrection de la vie face à elle-même (conscience comme perception, transparence des *constituants* de corps *communs*) et, dans un premier temps, effarée de se voir, effrayée, rétractile : ce qui aura développé en elle beaucoup de bubons noirs. Puis la vie « *se fait à* » cette idée d'être. Se faire, est être ; c'est *effort* (mais pas dialectique). Elle peut être libre et tend à l'être et ne tend qu'à ça si bien que libre elle devient comme ce que dès toujours elle a été dans le fond. Mais pour ce qu'il en est de ce temps second en même temps qu'ontologiquement premier, je ne l'imagine pas pour demain, peut-être ce soir car le sentiment me prend que quelque chose de tout à fait neuf est déjà en place parmi les hommes, dans le corps assuré de certains, quelque chose qui n'a plus la même nécessité que durant ces derniers millénaires : la raison, le langage, la sémantique étant comme désendettés, mieux acérés, sachant mieux fendre, on n'est plus pleureur, on n'est plus harnaché au feu hurleur de lianes maîtresses, on n'est plus *psychique*.

Beaucoup considèrent une certaine littérature comme médiocre : j'y vois pour ma part un heureux symptôme de guérison car je ne fais pas vraiment cas médiocre de cette littérature quelle que soit son extension, même et surtout lorsqu'elle se manifeste cynique, au plus fort du sens scolaire. (...) – J'ai la chance parfois malhonnête d'avoir plus ou moins laborieusement travaillé à soustraire le jugement du regard que je porte sur les choses. (...) Je ne préserve que ma perception instinctive de l'oppression, et – cette perception n'est pas négociable.

J'ai l'impression de pouvoir paraître désinvolte ou bien paisiblement relativiste, comme on voudra. (...) Sans doute est-ce mon soleil en balance qui veut ça ! J'admets que mon vœu le plus cher est d'habiter une maison simple en montagne (d'un fond proche et lointain, le Jura m'interpelle comme une ancestralité dominante, comme on dit d'un thème en musique), et de marcher du matin au soir en pratiquant une infinie culture géologique et botanique...

– Ce que je voudrais là, c'est écrire quelque chose de très simple, de vraiment très simple, sans rien trop théoriser, ni construire ni travailler ni retravailler. Juste une manière assez facile de l'écriture ; une manière assez jeune, pimpante de simplicité. Qui me connaît dira que ce que j'écris ce n'est pas moi. Qui me connaît assez bien pourrait dire qu'il y a bien de moi là-dedans. Je ne pense pas être entièrement cela (que j'écris) – penser cela c'est bien heureux et c'est évident. En me restreignant à n'écrire qu'avec un propos simple, je pense faire l'expérience de me voir apparaître. J'aimerais bien. Pour ce jour je ne parviendrai pas à écrire ce pimpement simple, c'est dit d'avance. Il conviendrait mieux de nommer et d'appeler cet écrit : *Cécité de Narcisse* (mais je sais d'avance que je ne retiendrai pas cet intitulé)...

Entre mes jambes la Poésie
Tient dans une couille, pourquoi pas deux ?
Il en faut bien une pour les filles,
Ces ersatz d'infini au pieu.

Lorsque je l'ai prise à l'envers
Polymie dit d'un air sévère :
« Et le respect des conventions ?
En mon cul lisse, point d'effraction ! ».

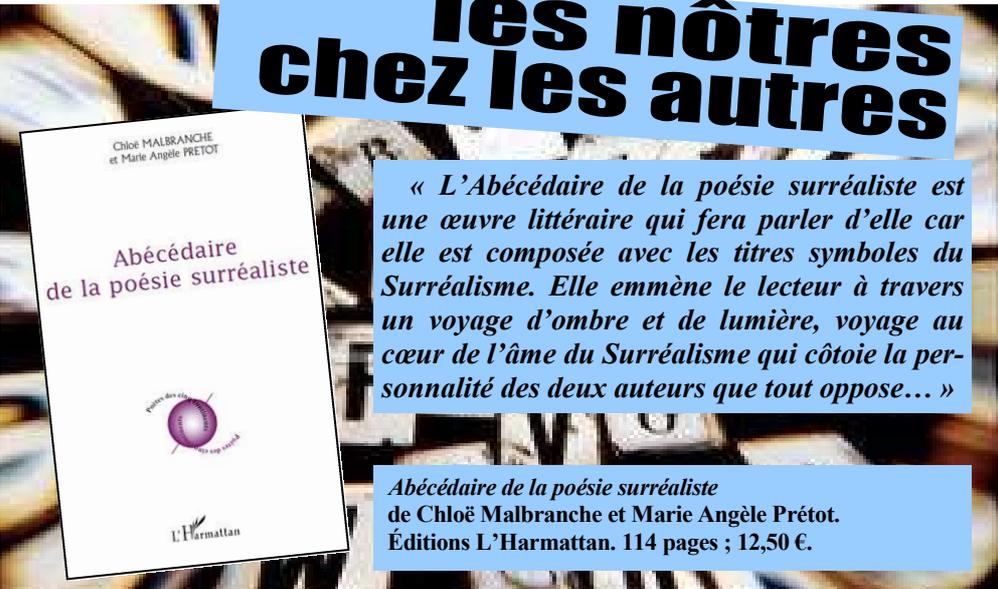
Imaginez-les mal nommés
L'un Rimlaid, l'autre Vertondu
Les rides de la peau déliée
En eussent été changées sans plus.

Vas-y Sarko, sors ton zizi !
Coco d'Neuilly, j'te prends au lit
Quand tu voudras, on sait qu't'aimes ça,
Sucer l'cerveau à coups d'blabla.

Confondant sirène et pitbull,
Ils ont cédé au chant qui saoule.
Que celui qui les a charmés
S'entête à queue et meurt noyé.

Je joue au suicidé vif,
Seringues pleines de suif
Plantées dans le tierce bras
Que l'on nomme âme ici-bas.

les nôtres chez les autres



« L'Abécédaire de la poésie surréaliste est une œuvre littéraire qui fera parler d'elle car elle est composée avec les titres symboles du Surréalisme. Elle emmène le lecteur à travers un voyage d'ombre et de lumière, voyage au cœur de l'âme du Surréalisme qui côtoie la personnalité des deux auteurs que tout oppose... »

Abécédaire de la poésie surréaliste
de Chloë Malbranche et Marie Angèle Prétot.
Éditions L'Harmattan. 114 pages ; 12,50 €.

VERMIFUGE / N°2 / septembre 2010 / Directeur de la publication : Perrin Grimard / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...) / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Ophélie Grevet-Soutra, Perrin Grimard, Chloë Malbranche, Rose Sélavy / Maquette : Perrin Grimard, Claire Stéphan / Crédits photos et autres contributions textes : Seb Janiak : pages 1 et 6 ; Jean-Luc Petit : pages 1 et 8 ; 22 (M) dP : pages 1, 3 et 4 ; Vermifuge + Ciel Libre : page 2 ; Marlène Florette : page 2 ; Sébastien Lespinasse : page 3 ; Virginie Poitrasson : page 4 ; Jocelyne Rémy pour Le Bien Public et Le Journal de Saône-et-Loire : page 5 (article Quand le directeur se fait auteur) ; Gallimard/Folio : page 5 ; Moritz Schnell : page 6 ; Laurent Pinon et Xavier Veilhan : page 7 ; Vogue juillet 2010 : page 7 ; Amora : page 7 ; Éditions L'Harmattan : page 11 ; Propos 2 éditions : page 12 ; Éditions Bénévent : page 12 / Créations : Isabelle Monin (page 9), Cédric Longet (page 10), Eric Françonnet (page 11), Franck Doyen (page 12) / Prochain numéro : mars 2011 / ISSN : 2109-3725 / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge 21000 Dijon / Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél/fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.

Valère, le ver par Bienlyz

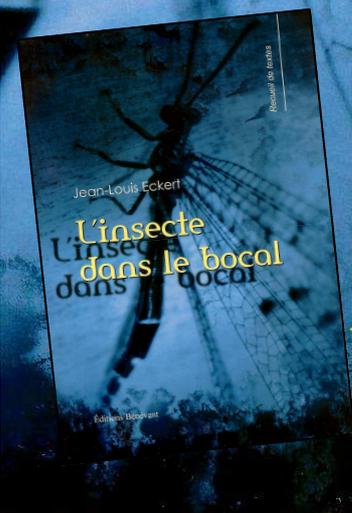


Franck Doyen

chaque morceau image photo est prise dans tu t'es assise face à la plage constituée par une cette ville et pas une autre mérite qu'on s'y foule assez bruyante de petits vieux sur le marché attarde qu'on y renâcle ce qui fait que reprend le du dimanche matin tu t'es assise en pensant fil tenu de la vie de brigitte jean ses habitudes ses qu'il aurait mieux valu rester debout dans les déplacements ses traces dans les flaques ses rues sombres entre les alcoolos et les punks à histoires quotidiennes ses respirations brèves chiens là maintenant ici oui une odeur de ou non ponctuées de et de et de brigitte jean est poissons devenue depuis peu à peine supportable arrivée dans cette ville poussée contrainte forcée et tu saisis avec effarement qu'il n'existe pas par une vie de sorte qu'une sorte de vie soit d'alternative à toi-même pas d'alternative à toi-suffisante sans vraiment vraiment mais grands même tu t'es assise oui pour le devenir oui enfin sacs poubelles et cartons + cartons + cartons et et pour toujours et à jamais avec fait et cause

...

chez les autres



« Ce recueil de poésies et de nouvelles, écrit par un jeune auteur de vingt ans, nous dévoile un univers sombre et inquiétant, reflet de notre société sans âme. »

Il traduit les doutes et les peurs de toute une génération face à un avenir incertain et reflète les éternelles interrogations de la jeunesse face aux grandes questions existentielles. »

L'insecte dans le bocal
de Jean-Louis Eckert.
Éditions Bénévent.
170 pages ; 15,50 €.

progressif de ses écritures passées pour d'autres littératures et bien le mot poésies mais le cul au voies inaltérables aussi inaliénables encore ce frais la poésies même au pluriel enrhumé la plus journal un ensemble de pages ponctuées de grande poétesse intercontinentale de tous les jours et de jours adossé à chaque photo image temps () tu t'es assise à la table de jardin morceau de cette ville trace involontairement blanche sur une chaise de jardin blanche et sur un les territoires et les lieux de brigitte jean a certain nombre de tes convictions de celles oui cherché entre chaque image photo morceau la qui te faisaient oui te lever le matin et boire un signification de sa citadinité nouvelle brigitte peu trop de bière en pensant au désastre d'une jean est restée longtemps persuadée que la vie promue à un si bel avenir et tu te dis oui campagne et que seule la campagne le pouvait décidément non trente-huit ans n'est pas un

...

Deux extraits de *B.I.O.bio, un désastre autobiographique** chez Propos 2 éditions, collection *propos à demi* ; 46 pages, 9 € (juin 2010).

* Ce texte sert de base textuelle à un travail de recherche et d'expérimentation entrepris depuis juillet 2009 avec Sandrine Gironde, improvisatrice vocale et metteur en scène, et fabrikdelabeslot, plasticien sonore et performeur.



Retrouvez-nous sur
http://www.



et chez tous ceux qui OSENT

LIBRAIRIE
GRANGIER
14 rue du Château - place Grangier
21 000 DIJON
03 80 50 82 50

